

I

Il faudra admettre un jour que rien ne changera jamais dans ce foutu monde. Rien, et sûrement pas la nature humaine. Le bien et le mal, valeurs fondatrices de nos chères républiques judéo-chrétiennes, se livrent depuis la nuit des temps à une lutte sans merci, et reconnaissons qu'il faut un sacré courage pour combattre nos misérables travers nourris de lâchetés inavouables. Mais à qui la faute ?

Résiste à la tentation ! Délivre-nous du mal !

Comme si cela suffisait pour rêver d'un monde meilleur. La tentation est devenue trop grande, le mal nous submerge. Et malgré un peu d'éthique en prière chaque matin au petit déjeuner, je m'enfoncé chaque jour un peu plus dans la misère.

Voilà la première pensée qui traversa l'esprit de J. F. Londane en ce matin automnal de novembre, alors qu'il franchissait le seuil de son bureau. Ce n'était pas une bonne pensée pour commencer une journée, une autocritique, une thèse, ou un roman, mais c'était la

sienne et après tout, ce n'était pas plus stupide que de croire que tout irait mieux demain.

Londane a cinquante-huit ans, sa femme l'a quitté. Il l'a probablement mérité. Que reste-t-il de nos amours ? Là est la question. Une sente escarpée en montagne enfouie un peu plus chaque jour sous les ronces, là est sa réponse. Son travail présuppose ce qu'il ne sera jamais, c'est-à-dire un aventurier. Il n'est pas pour lui déplaire, et il en profite. Lâchement, bien sûr, avec les femmes, que le cinématographique métier de détective privé fait encore rêver.

— Bonjour, comment ça va ? fut lancé sur le ton, la réponse est dans la question. Ce qui dispensa Mona, unique et précieuse collaboratrice de J. F., de tout commentaire. Décidément, tout irait mal aujourd'hui, et ces funestes pensées matinales en étaient un présage. Quelques réflexions en apparence anodines de Mona, après un ou deux coups de téléphone, lui mirent la puce à l'oreille. Il décida que la situation devenait extrêmement critique. L'ordre d'expulsion n'était plus une hypothèse, il était réalité. J. F. savait que les contours d'un physique agréable et des compétences au-dessus de la moyenne permettaient à Mona de le quitter à tout moment. Elle était plus jeune que lui, plus entreprenante et probablement plus intelligente. En tout cas, il aimait à le penser. Il avait depuis longtemps renoncé à comprendre ce qui la retenait à ce rafirot pourri. Peut-être en était-elle l'unique capitaine et mettait-elle un point d'honneur à couler avec lui ? Ce qui confortait chaque jour un peu plus l'estime qu'il éprouvait

envers elle. Depuis le départ de sa femme, il avait envisagé plusieurs fois un rapprochement éventuel avec Mona, sans jamais y parvenir. Chaque fois qu'une opportunité se présentait, il succombait devant ses angoisses. La peur de l'échec le paralysait, au point qu'il parvint à se convaincre que Mona était trop bien pour lui, qu'elle respirait une élégance, un standing nettement au-dessus de ses moyens.

L'affaire Mona était définitivement classée, comme celles dont il s'était occupé tout au long de ces années, c'est-à-dire de façon approximative, se mentant à lui-même sur l'intérêt qu'il portait à ses gesticulations professionnelles.

Ces interrogations continuaient à hanter son esprit, quand il l'entendit au soir de ce 6 novembre, après une journée inexistante et grise, lui adresser un vague « à demain ». Il ne remarqua rien. Le rêve s'écroula. Sans lendemain. Les questions demeurèrent sans réponses, elle venait de le quitter. La revoir un jour tenait dorénavant du miracle. De ceux qui parsèment les hasards de la vie. Il en fit son deuil avec la même résignation qui avait présidé au départ de sa femme. Plus de foyer, plus de Mona, plus de boulot, il était à nouveau libre. Oui, mais à quel prix ?

Le premier s'appelait *Bella Vista*. Il n'en avait que le nom et son enseigne éclairait de façon alternative, comme pour en cacher à moitié la laideur, un des quartiers les plus mal famés de la ville. Les hôtels l'avaient toujours laissé indifférent. Il ne les fréquentait qu'à titre professionnel,

le plus souvent pour espionner une femme mariée, traquée par un mari jaloux. L'affaire se terminait invariablement de la même manière. Après avoir marchandé un pourboire famélique au garçon d'étage, il fallait faire irruption dans la chambre, armé d'un numérique, et détalier sitôt la photo prise. L'opération avait pour effet de le plonger dans un état d'anxiété tel qu'il lui fallait plusieurs semaines pour s'en remettre.

Pour convertir le doute en certitude, le mari jaloux exige de voir pour le croire. Il demande l'impossible, nie l'évidence, retarde par tous les moyens la vérité. Savoir met un point final à l'angoisse, ruine l'espoir. Ne pas savoir entretient le sentiment salvateur et apaisant d'être la victime d'une hallucination collective ou d'un complot international. Lui-même aujourd'hui n'éprouvait-il pas ce sentiment ? Celui d'être à jamais un paria condamné à une misérable solitude ? À ce degré d'irrationnel, il n'y a plus de miracle, tout est amené à foirer. Sa propre vie, et celle de ceux qui vous entourent.

En finir une bonne fois pour toutes ! L'idée lui effleura l'esprit, sans s'y attarder. Cela n'avait plus d'importance. Il se persuada dès l'instant où il entra au *Bella Vista* que tout ce qui avait précédé avait été irréel ou n'appartenait plus à son histoire. Quelles qu'en soient les raisons et les conséquences, il décida au soir de ce 11 novembre, jour de son anniversaire, que la guerre était finie et qu'il en serait dorénavant ainsi. Il avait accumulé, grâce à une multitude de magouilles peu reluisantes, une somme d'argent suffisante, lui permettant d'envisager l'avenir

sans angoisse. Un deuxième compte en banque à peine dissimulé sous un faux nom, à l'abri du fisc et des créanciers, lui donnait quelques longueurs d'avance pour effacer de manière définitive le reste d'éventuelles traces. Du moins, le pensait-il. La décision de ne vivre qu'à l'hôtel devenait évidemment un atout supplémentaire. Le *Bella Vista*, il en était sûr, lui apporterait tout ce à quoi il avait rêvé durant ces longues années de labeur, où il avait vainement essayé de devenir, sans y parvenir, un homme, ou quelque chose de conforme à l'idée qu'il s'en faisait, libre et solitaire, définitivement à l'abri des projets, des jugements et des emmerdeurs de toutes sortes. Ne plus rendre compte de quoi que ce soit à personne devenait à ses yeux le meilleur des projets. La nature totalement impersonnelle de la chambre, sa tapisserie vert marécage, l'éclat lustré du mobilier usé par une multitude de fesses singulières acheva de le charmer. Pour J. F., la singularité de la fesse était une source de renseignements inépuisable sur son propriétaire et occupait une place fondamentale au palmarès de ses obsessions. Le degré d'émerveillement, et par conséquent de convoitise, dépendait de la nature de la peau, de la forme plus ou moins généreuse, du galbe de la hanche précédant la chute des reins, de l'asymétrie de l'image, réussie ou non, selon l'inclinaison et la profondeur de la tranchée des voluptés. En entrant dans la chambre 7, au deuxième étage côté cour, il ne put s'empêcher d'y penser. Depuis les campagnes mexicaines de Napoléon III, date à laquelle on avait renoncé à planter le moindre clou au *Bella Vista*, combien de fesses

de tout genre et de tout sexe s'étaient succédé dans cette chambre ? De combien d'histoires plus ou moins sordides avaient-elles été le témoin ? Stimulé par l'imagination, c'est en frissonnant de bonheur qu'il pensa que son tour était venu d'entrer dans l'histoire. Il était bien décidé à en profiter le plus longtemps possible.

Les premiers jours furent rythmés par une succession de mises au point, ponctuées de tracasseries administratives, destinées à régler définitivement sa situation sociale et professionnelle. Il n'eut aucune peine à se débarrasser de sa patente, liquider son ancienne location et vendre tout ce qu'il jugeait inutile à l'éclosion de sa nouvelle vie. Il désirait ne garder que le strict nécessaire. Il éprouva cependant quelques difficultés à obtenir la panoplie complète de ses nouveaux papiers. Son compte bancaire secret avait été ouvert sous le pseudonyme de J. Londone, subtil jeu de lettre avec son vrai patronyme. Et puis en s'y méprenant, Jack London restait évocateur. Ainsi, malgré l'appui de quelques malfrats, derniers atouts d'une vie révolue, il mit plus de temps et d'argent que prévu pour obtenir satisfaction. Enfin, à l'aube d'un jour sans lumière, il constata, au sens où communément on l'entend, qu'il n'avait plus rien à faire. Ou plus exactement que *faire* devenait hypothétique ou sans conséquence. C'était selon. Il espérait simplement qu'enfin tout allait pouvoir commencer.